

**HAKAN
GÜNDAY**

**TOPAZ
« TOUT COMPRIS »**

ROMAN

TRADUIT DU TURC
PAR JEAN DESCAT

GALAADE ÉDITIONS

TITRE ORIGINAL : *MALAFI*
ÉDITEUR ORIGINAL : DOĐAN KİTAP
ISBN ORIGINAL : 978-975-991-498-1
©HAKAN GÜNDAY©KALEM LITERARY AGENCY

© GALAADE ÉDITIONS, 2016
POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
ISBN : 978-2-35176-426-8
E-BOOK : 978-2-35176-427-5

COUVERTURE : LINE CELO
PHOTO DE L'AUTEUR : ©SELEN ÖZER

GALAADE ÉDITIONS
13, PASSAGE DES CLOÏS 75018 PARIS | F
WWW.GALAADE.COM

À Emre Orhun

*« We passed upon the stair,
We spoke of was and when,
Although I wasn't there,
He said I was his friend,
Which came as some surprise.
I spoke into his eyes,
“I thought you died alone
A long long time ago.”*

*“Oh no, not me,
I never lost control
You're face to face
With the man who sold the world.”*

*I laughed and shook his hand
And made my way back home,
I searched for form and land,
For years and years I roamed.
I gazed a gazely stare
At all the millions here :
“We must have died alone,
A long long time ago.”*

*“Who knows? Not me,
We never lost control.
You're face to face
With the man who sold the world.”*

*“Who knows? Not me,
We never lost control.
You're face to face
With the man who sold the world.”»*

David Bowie,
«The Man Who Sold The World», 1970

LA RENCONTRE

Le *Topaz Jewellery Center* est la plus grande bijouterie de l'univers. Ses fondations s'enracinent dans le Grand Bazar quand son toit est à Antalya. Sous ce toit, quatre étages de sept cents mètres carrés chacun. *Topaz* n'a pas de fenêtres. Il dispose d'un système d'aération hors pair. Le bâtiment semble être l'ambassade d'un pays fabuleux. Quand on y entre, on quitte le territoire turc. Vu du dehors, on dirait la Kaaba, vu de l'intérieur, ça ressemble à un utérus. C'est un coffre-fort à trois orifices ayant chacun une combinaison différente. Le premier orifice est l'entrée principale. Le mur gris baleine de la façade est percé d'une porte énorme en verre blindé qui ne laisse pas filtrer la vie de l'extérieur. Le côté est présente le deuxième orifice de *Topaz*, en l'occurrence, une petite porte en verre noir. Enfin, le mur du fond arbore une porte du même gris baleine, munie d'un heurtoir de même couleur, qui donne accès aux entrailles du bâtiment. On pénètre dans *Topaz* par le premier orifice et on le quitte par le deuxième : le touriste qui entre ne doit en aucun cas croiser celui qui sort. Quant aux employés, pour entrer comme pour sortir, ils passent par l'orifice camouflé dans le mur. Le *Topaz Jewellery Center* est le plus grand trou noir de l'univers.

Antalya est la seule ville au monde à posséder son propre soleil. Ce soleil-là ne réchauffe pas, il mouille. Il n'est pas cancérigène, mais il fait cracher le sang. C'est un fils de pute raciste. Il fait bronzer les touristes tandis qu'il fait suffoquer les travailleurs. Il se lève si tôt qu'on en oublie la nuit. Il est plus proche d'Antalya que d'İsparta. Il fait transpirer les cils et rend les lèvres collantes. S'il se lève sur un village de vacances, c'est l'heure de poser sa serviette sur une chaise longue au bord de la piscine pour la réserver avant le petit déjeuner, mais s'il se lève sur le poste de sécurité à l'entrée du jardin de *Topaz*, c'est l'heure de l'hémorragie cérébrale.

« Il fait plus chaud qu'hier. »

Dilaver ne parlait pas. Les mots se contentaient de suinter à travers ses dents serrées. Des poils qui couvraient le revers de sa main droite coulait la sueur de son front. C'était le chef de la sécurité de *Topaz*. Né à Serik, bourgade obscure connue pour ses lutteurs, il avait été exclu à dix-neuf ans de l'académie de police. À Serik, on l'appelait Police Dilo. Chez *Topaz*, il était Polidilo. Il avait cinquante-sept ans et marchait en traînant les pieds. Cet épouvantail ne faisait peur qu'aux gars basanés de la sécurité. Il pouvait passer du repaire de loups de Serik au chenil d'Antalya en seulement quatre secondes, le temps qu'il fallait pour s'apercevoir qu'un Çınarcıyan s'approchait. Il continua à souffler ses mots : « Firat a appelé? »

Une bouche émergeant de la vitre carrée de la guérite dit : « Non, *chef*, il n'a pas appelé!

— Où est passé ce type-là? Voyons un peu ce qu'il y a sur la liste. »

Firat était garde du corps, chauffeur et tueur. C'était un spécimen offert à Sami Çınarcıyan par des grossistes syriaques. Il était connu chez *Topaz* sous le nom de Firat. Juste Firat. Personne n'osait y ajouter ou en retirer quoi que ce soit.

« AsilTour. Onze heures et quart. Ils ne vont pas tarder.

— Ouvre l'œil. Il y a foule aujourd'hui dans la boutique.

— D'accord, *chef*.»

L'homme à qui appartenait la bouche qui se montrait à la lucarne de la guérite rentra sa tête, et son cerveau se remit à saigner. Polidilo se dirigea vers le parking. Il allait chasser les vendeurs qui fumaient du shit. Si jamais il y rencontrait l'un des anciens, peut-être qu'il tirerait quelques taffes.

À l'arrière de Topaz, il y a un parking, et à l'arrière des voitures, s'élève un brouillard de shit. Après, il n'y a plus rien. Sauf, peut-être, quelques petits ragots, ou quelques trous de mémoire.

«La nana, c'est une juge, Papi. Imagine! Je l'ai tellement pelotée qu'elle en est tout attendrie. Elle prend tout ce que je lui propose. Pour commencer une bague, puis un bracelet, et enfin la parure. Tout ça avec des brillants! Bien sûr, il y a aussi son mec. C'est Davut qui s'en occupe. Le type est complètement paumé. L'alcool lui est monté à la tête et il ne sait plus ce qu'il fait. Il a aligné soixante mille euros. Carte platine. Davut ne l'a pas lâché, il s'est dit: "On va refiler une Vacheron à ce mec." Je suis sorti un moment pour aller chercher la montre. Je suis revenu à peine dix minutes plus tard. J'ai ouvert la porte. Davut avait déshabillé la nénette, il lui caressait les miches, le mec matait en bavant.

— C'était un pédé?

— Je ne sais pas. En tout cas, c'était un mateur. On a porté le compte à cent mille.

— Allez, Papi, on se tire. Le shit ne vaut rien.»

C'était Kozan, qui contestait la qualité – mitigée – du shit qui gâtait le goût du tabac. Âgé de trente-trois ans, il gagnait cinquante-cinq mille euros par an. Hicret prétendait qu'il avait fait une vente de cent mille euros, mais Kozan, sachant qu'il ne gagnait que vingt-cinq mille euros

par an, n'en croyait pas un mot. Il regardait Hicret écraser son mégot d'un coup de talon lorsqu'il entendit une voix qui disait : « Messieurs, c'est interdit ici.

— D'accord », répondit-il.

Le lutteur de Serik n'était pas bien malin mais, en bon animal, il savait repérer les forts. Il était persuadé que, dès la prochaine saison, Kozan dirigerait *Topaz*. Il n'insista pas. Il se contenta de humer le shit qui lui était inaccessible parce qu'il n'avait pas réussi dans la vie. Il lança à l'adresse de Hicret, qui, conformément au conseil de Kozan, était en train de dégager : « On se verra ce soir, Hicro ! »

Hicret l'entendit, mais il se garda bien de s'arrêter et même de répondre. Il savait ce que « se voir » signifiait dans la bouche de Polidilo. Deux mois plus tôt, celui-ci l'avait surpris en train de dérober une chaîne en or dix-huit carats pesant vingt-quatre grammes. Pour acheter le silence de Polidilo, il lui avait offert une femme. L'autre avait accepté sans se faire prier parce que sa vie sexuelle était celle d'un animal. Hicret ne se souvenait plus combien de traites il lui restait à payer, mais il se souvenait fort bien du copain qui, quatre ans plus tôt, à Sidé, était mort de s'être tapé une Polonaise. Il se proposait de refiler à Polidilo la Russe la plus dangereusement contaminée d'Örnekköy : elle avait tout, hépatite, sida, et le reste. « Tu vas crever ! », dit-il.

Bien sûr, il voulait garder cela pour lui, mais, sous l'effet du shit, il s'était mis à penser tout haut.

« Que dis-tu ? », demanda Kozan.

Hicret se ressaisit : « Je parle des touristes. Qu'ils crèvent tous ! »

La malédiction de ceux qui travaillent dans le tourisme, c'est d'être au service de gens qui sont tous en vacances.

« D'accord, mais qu'ils crèvent lentement », dit Kozan en examinant ses ongles manucurés.

Ils disparurent tous deux par le troisième orifice de *Topaz*.

« Kozan, le groupe est arrivé. »

C'était Selim, qui était planté derrière la porte gris baleine. Adossé au mur, il tenait un joint allumé. Pourtant, il ne fumait pas ; il hale-tait au point de ne plus savoir ce qu'il tenait entre ses doigts. Il avait les prunelles dilatées. En guise de réponse, Kozan lui demanda : « Tu t'es shooté à l'extasy ? »

— Non, Papi, j'ai arrêté. Je n'ai pas de fric, que veux-tu que je fasse ? J'ai complètement cessé. Je ne touche plus qu'au shit ! »

Selim, par vocation, était marchand de tapis et parlait le langage de cette profession. Il débitait plus de mensonges en une semaine qu'un bijoutier dans toute sa vie. En disant qu'il avait arrêté l'extasy, il n'avait aucun but précis. C'était simplement par habitude. Mais Kozan avait une bonne raison de poser la question.

Au *center*, si l'on voulait de l'avancement, il fallait montrer qu'on connaissait les pêchés de chacun.

« Si tu consommais moins d'extasy, tu aurais les moyens de t'en payer ! », dit Kozan.

Selim sourit à sa réplique. Il avait vécu vingt-sept ans en Hollande. Après avoir tiré douze ans de prison pour avoir tué son propre frère, il s'était barré en Turquie sans même connaître la langue du pays. Selim gardait toutes ses pilules dans un tube de vitamines One-A-Day. Pour l'instant, il tentait de se rafraîchir en s'appuyant contre le mur froid, mais cela ne l'empêchait pas de transpirer. Il passait par tous les états, sauf celui d'être humain. Il avait quarante ans, mais on pouvait

considérer qu'il était mort à quinze ans, lorsqu'il avait tué son frère jumeau. Cela aussi, Kozan le savait.

Hicret avait pris l'escalier qui menait au troisième étage. Kozan, lui, fit deux pas en direction de l'entrée principale. Les murs étaient tapissés de miroirs. Mais Kozan voyait des murs construits en miroir. Au bout du couloir, tout en tendant la main vers le heurtoir, il regarda le reflet de son visage et sourit. Il se plaisait bien. Il n'aspirait à nul progrès spirituel et n'entretenait aucun lien avec la vie hors de *Topaz*. Il était sûr de devenir le meilleur vendeur d'Antalya : la vie réelle lui était mortellement indifférente et il maîtrisait suffisamment la langue maternelle des touristes pour baiser leurs mères.

Il entra dans le salon, qui était aussi vaste qu'un supermarché, et se dirigea vers les portes de verre laissées grandes ouvertes. Un groupe faisait son entrée. On collait sur le revers du col de chaque touriste qui franchissait le seuil une carte numérotée dont la couleur variait selon le groupe. Cette tâche était confiée à des réceptionnistes habillées en hôtesses, qui dépassaient rarement vingt-cinq ans. *Topaz* n'était pas un lieu pour de gentilles demoiselles. Ces dames travaillaient pour un salaire de misère et les vendeurs laissaient sans vergogne traîner la main sur leur anatomie. La moitié d'entre elles donnaient leur démission en pleurant au bout d'une quinzaine et les autres passaient d'un *center* à un autre au gré des vendeurs qui se les tapaient.

Kozan s'approcha du groupe et aperçut la famille qui lui était destinée : un mec et quatre nanas.

Dans le tourisme, on atteint sa majorité bien avant d'avoir dix-huit ans. Toutes les femelles de plus de quatorze ans sont considérées comme des nanas. Après tout, les fillettes qui, dans les villages d'Anatolie, franchissent le seuil de la chambre nuptiale ont le même

âge que les gosses qui, dans les villages d'Europe, ont leur première expérience sexuelle.

La famille piétinait tout en s'intéressant à la décoration tapageuse des lieux, examinant le mobilier doré, les fresques du plafond et les lustres de cristal. Ces gens étaient loin d'imaginer que s'ils avaient trouvé dans leur boîte aux lettres une invitation à des vacances gratuites en Turquie, c'était parce qu'ils dépensaient tous les mois pour cinq mille francs suisses de matériaux de construction chez Brico-Géant. Si on était client de ce magasin, ça signifiait qu'on était propriétaire de sa maison, ou d'une villa, ou d'une ferme, et qu'on était à flot. AsilTour avait passé des accords avec la direction de Brico-Géant, qui lui fournissait des adresses de clients. Les facteurs villageois apportaient auxdites adresses un courrier informant les destinataires qu'ils avaient gagné des vacances gratuites en Turquie. Ils étaient les gagnants d'un tirage au sort de numéros de téléphone relevés dans l'annuaire. En fait, les gestionnaires d'AsilTour n'avaient jamais vu le moindre annuaire téléphonique suisse.

AsilTour n'était pas la seule agence qui attirait en Turquie de riches fermiers suisses. Il y en avait bien d'autres, comme par exemple celle qui utilisait la méthode des lits orthopédiques. Ses démarcheurs étaient particulièrement performants. Ils sillonnaient le pays en tous sens en faisant du porte-à-porte, repéraient les personnes âgées qui avaient les moyens de s'offrir un peu de confort, puis ils constituaient des groupes. C'est ainsi que des gens vieillissants, seuls pour la plupart, étaient informés qu'à la suite d'un tirage au sort ils pouvaient passer une semaine en Turquie pour le prix modique d'un billet aller-retour Istanbul-Ankara. Selon la saison,

les vacances au rabais allaient de la demi-pension à la folie du « tout compris ».

Nul commerçant soucieux d'éviter la faillite n'oserait se lancer dans ce genre de transaction. Mais le tourisme n'a rien à voir avec le commerce. Des milliers de gens de la même espèce que Kozan guettent les touristes suffisamment naïfs pour croire qu'ils doivent leurs vacances turques au fait d'avoir acquis un lit orthopédique, et leur refilent des articles dont ils n'ont aucun besoin. Or, en matière de tourisme, la marge de profit est de sept pour un. Un article valant un euro doit être vendu à sept euros. Pour réaliser cette transaction, il suffit d'avoir de la chance. Pour faire encore plus de marge, il faut être un bon vendeur.

« Il y a du tzatziki au déjeuner ! »

C'était le guide qui tâchait de se faire entendre dans le tohu-bohu du grand salon où se trouvait un groupe de vingt-sept personnes, des familles germanophones pour la plupart. Il hurla de plus belle : « Il y a du tzatziki ! »

S'il était parvenu à ne pas sombrer dans la démence à laquelle l'exposait sa profession, ce n'était pas pour être réduit à annoncer le menu de Dieu sait quelle gargote. Là, il faisait tout simplement son métier. À Antalya, le guide ne montre pas seulement le chemin au touriste, il guide aussi le vendeur. Qui dit « tzatziki » dit « *dacik* ». Et le *dacik*, dans l'argot des marchands, c'est le Turc. S'il y a un Turc dans le groupe, le vendeur doit faire bien attention à ce qu'il dit lorsqu'il parle turc. En fait, le Turc émigré qui débarque en Turquie s'y sent mal à l'aise. Le vendeur, lui, conformément à la Déclaration universelle des droits de l'homme, ne doit faire aucune discrimination en fonction de la race, de la religion, de la langue, du sexe ou de l'âge. Souvent, le *dacik* est originaire de la même région que le

vendeur, ou du pays dont celui-ci a été expulsé. Cela ne le dispense nullement de payer au *center* le tribut exigé de tous. Tout ce qui n'est pas vendeur est touriste, et il est toujours facile de rouler un compatriote.

Saim s'approcha du guide et lui dit d'une voix éraillée: «Ça va, Mustafa va s'occuper d'eux. Sois le bienvenu.» Ils échangèrent une très longue poignée de main, pendant ce temps-là, le dos tourné au groupe, le guide exerçait son métier. «J'ai là six familles. Le reste est sans intérêt. La femme au chapeau est curieuse, son mari a un solide répondant. Les marchands de tapis se sont fait sept mille francs suisses. Ils auraient pu faire mieux, mais ils ont rendu la femme dingue. Tu vois le barbu à lunettes rouges? Lui, c'est un gros poisson. Il est imprévisible. Il s'est intéressé à un tapis à deux cent mille balles. Confie le couple d'obèses à quelqu'un de sûr. Ils fêtent leur anniversaire de mariage dans deux jours. Ils sont amis du couple en noir. En revanche, fais attention à ces deux-là, ils sont assez coriaces.»

Saim observa le groupe pendant un petit moment pour s'assurer de l'exactitude des informations fournies par le guide, dont il avait gravé chaque mot dans sa mémoire. Sans oublier de sourire. Saim était un grand blond aux cheveux longs, suffisamment beau pour faire rêver les femmes dans toutes les positions envisageables. Il avait complété cet avantage naturel en apprenant l'allemand et en perfectionnant son langage corporel, et était devenu le meilleur bonimenteur d'Antalya. Il gagnait plus que Kozan en escroquant *Topaz* avec la complicité de Jojo, le plus jeune fils de Çınarcıyan. Dans un atelier auquel Jojo était secrètement associé, il faisait reproduire les articles dont il avait volontairement fait rater la vente, donnait rendez-vous aux clients et leur proposait un prix réduit. Ensuite, on partageait le fric.

Après avoir résumé en quelques mots les caractéristiques des gens qui se trouvaient à peine à trois mètres de lui, le guide se tourna vers les touristes qui venaient d'entrer et dit, en désignant Saim de sa main droite : « Ce bel homme s'appelle Saim. Il va vous parler des joailliers turcs, de la fabrication des bijoux et de *Topaz*. Pendant ce temps, je vais aller boire un café. Nous nous retrouvons là-haut. »

Tandis que Saim, avec l'accent des présentateurs d'Arte, rassemblait le groupe pour commencer sa prestation, Kozan s'approcha de la famille d'agriculteurs. Le guide fit les présentations et le vendeur baisa la main des trois nanas. Il se contenta de serrer celle du mec.

Kozan maîtrisait bien le français. Il pouvait prendre divers accents et articulait de façon différente selon l'origine de son interlocuteur.

L'accent bétonné de Genève suggère le tic-tac des montres fabriquées à la main, tandis que l'accent romanche évoque les sentiers de montagne, rappelle le mugissement des bovins. Le meuglement est le fait des montagnards, dont l'intelligence diminue à mesure qu'ils se rapprochent du niveau de la mer. Leurs pieds, en chaussettes de laine et sandales, s'enfoncent dans le sable des plages turques comme ils s'enfoncent dans la neige lorsqu'ils ne sont pas sur des skis. Ils sont les premiers à aller se cuire au soleil et à céder aux charmes de l'argent. Ils n'ont rien en commun avec Jean-Jacques Rousseau ou la démocratie de la Grèce antique. Ils sont craintifs et ne comprennent que dalle : ils ne connaissent rien à la Turquie. À la moindre maladresse du vendeur, ils détalent vers l'autobus qui les attend dehors et patientent des heures dans le véhicule surchauffé au toit incandescent (la clim est en panne). Un Suisse rural, c'est comme un Russe de la ville. Il faut être indulgent pour sa grossièreté et se garder de faire allusion à sa richesse. Au Suisse, on se plaint des impôts ; avec le Russe, on parle du degré d'alcool de la vodka. Le tourisme est édifié sur des stéréotypes nationaux. Ses fondations sont donc des plus solides.

« Pour commencer, soyez les bienvenus à *Topaz*. Oui, je m'appelle Kozan. Tous les prénoms turcs ont une signification. Le mien veut dire "modestie". »

Il mentait. Il ignorait le sens de son prénom. Ni lui ni cette famille suisse n'avaient lu le mot « Kozan » qui est inscrit sur un panneau d'agglomération percé d'impacts de balles dans les environs d'Adana. L'homme dit, en regardant son épouse: « Modestie! Tu entends, ma chérie? »

Kozan eut un sourire aimable et se permit des propos qu'il répétait au moins deux fois par jour: « La modestie est une astuce pour être complimenté deux fois. Par exemple: "Que vous êtes belle! — Mais non. — Si, vous l'êtes." Ça fait deux fois, le compte y est! »

Dans la pratique de la vente, la répétition est un écueil redoutable. Elle peut provoquer la mort subite de la plus saine intelligence. Un vendeur qui a prononcé deux mille fois la même phrase accompagnée des mêmes mimiques n'entend plus ce qu'il dit. Il se concentre sur d'autres sujets, suppute le montant du compte en banque du client ou essaie de deviner la couleur de la culotte de la femme qui l'accompagne. Il n'entend pas ce qu'il dit. Seule l'expression des gens qui l'écoutent lui permet de comprendre où il en est de son propos.

Quatre bouches rieuses servirent d'électrochoc pour ranimer l'esprit de Kozan, un instant assoupi. Il se rappela les phrases qu'il avait prononcées sans les entendre et eut recours au langage des signes. Avec des airs de petit fripon, il toucha – sans appuyer – l'épaule de la belle-sœur de quatorze ans, qui se tenait à sa droite. Tout doucement, comme pour imprimer l'empreinte de ses doigts. Il était extrêmement doué pour le pelotage. Le cou, les joues et le front de la

belle-sœur s'empourprèrent. Elle serra entre ses dents l'ongle de son pouce droit et plissa les yeux. Kozan, qui servait depuis des années la boutade de Jacques Dutronc à propos de la modestie, continua son boniment : « Si vous voulez, je vais vous raconter ce qui se passe ici. »

Saim était en train de conduire les vingt-trois personnes restantes vers les vitrines de l'atelier. Il parlait des pierres précieuses, de la fonte et du coulage de l'or, des carats et des inspections du ministère du Commerce et de l'Industrie.

Au rez-de-chaussée, entouré de baies vitrées, *Topaz* possédait un atelier de joaillerie où travaillaient des enfants de onze à soixante-deux ans. L'enfant de soixante-deux ans s'appelait İshak la Chochotte. Il faisait de son mieux pour escroquer la famille Çınarcıyan. Il fabriquait des bijoux avec de l'or à huit carats qu'il marquait de l'estampille quatorze carats. Il avait sous ses ordres des sertisseurs, des polisseurs et des conceptrices. Il jurait comme un charretier, parlait d'une voix de stentor, haïssait les Arméniens, les Turcs, le monde entier. Il n'aimait qu'Atatürk. Il se comparait à lui et, quand il était particulièrement exaspéré, il disait : « À Antalya, même les gens qui ne savent pas qui est Atatürk connaissent İshak la Chochotte. » Il racontait au premier venu que, faute d'argent, il n'avait jamais, de toute sa vie, fait un vrai repas. Et il s'invitait à dîner chez ses voisins. Il possédait vingt kilos de pièces d'or et sept magasins au Grand Bazar. L'astuce qu'il avait trouvée pour duper son monde était de simuler la démence. Sami Çınarcıyan se gardait bien de le licencier et se tâtait toujours un peu avant de pénétrer dans son atelier. Il était de ces personnes dont on ne découvrirait les secrets qu'après leur mort : il était marié, père de quatre enfants et ce qu'on aurait appelé un pédéraste si on avait été dans l'Antiquité. Mais au XXI^e siècle, İshak était un pédophile.

Saim, qui fascinait particulièrement les femmes du groupe, accéléra la visite de l'atelier. Voyant ça, Kozan se dit que le groupe ne devait pas être juteux. En réalité, Saim avait son idée. Il avait hâte d'emmener le groupe au troisième étage pour traiter avec le « gros poisson ». Sans quitter des yeux le barbu à lunettes rouges, il débitait des blagues qui faisaient rire tout le monde. Un instant, Kozan l'envia, mais il retrouva bien vite sa sérénité en se disant que Saim était accro à la coke et au jeu, et par conséquent couvert de dettes. Quand le groupe et la voix puissante du grand bonimenteur se furent suffisamment éloignés, il reprit tranquillement son laïus.

« *Topaz* vend des bijoux en gros. La famille Çınarcıyan, qui fabrique des bijoux depuis sept générations, est un cadeau fait à la Turquie. Soixante mille bijoux sont présentés à nos hôtes sur un espace de vente de deux mille mètres carrés. Chaque année, nous produisons quatre tonnes d'or, vingt mille carats de pierres précieuses et nous créons en moyenne cinquante mille bijoux. Assurément, c'est beaucoup, mais il y a une bonne raison à cela : nous exportons. Nous collaborons avec de grandes marques comme Chopard, Bucherer, Bulgari et Cartier. Un joaillier qui exerce son art en Turquie touche pour une journée entière de travail ce qu'un horloger suisse gagne en une heure. Les maîtres que vous voyez dans cet atelier travaillent douze heures par jour. La Turquie n'est pas membre de l'Union européenne et elle n'a pas adopté ses règles. C'est pourquoi les grandes marques se tournent vers la Turquie et traitent volontiers avec *Topaz*. Nous envoyons à l'étranger, et notamment en Suisse, quatre-vingt-dix pour cent de notre production. Nous mettons le reste en vente aux étages supérieurs. Une montre suisse créée pour Chopard, portant un numéro de série et attendant vainement d'être vendue place Vendôme, ne représente pour nous que de l'or, des pierres précieuses et des heures de travail. *Topaz* n'est pas une marque, et vous pouvez acheter ici pour mille francs une montre qui en vaut cinq mille dans la vitrine

de Chopard. Vous n'avez pas à payer pour la marque. C'est aussi simple que ça. C'est comme pour vos chaussures Nike fabriquées en Extrême-Orient.»

C'était un tissu de mensonges. *Topaz* n'était absolument pas un grossiste. C'était une immense bijouterie qui faisait la fortune des grossistes chez qui elle se fournissait. L'atelier exhibé au rez-de-chaussée n'était qu'une vitrine. Aucune marque connue ne lui confiait la fabrication de ses bijoux. Quant aux sept générations, Sami Çınarcıyan ne savait même pas qui était son grand-père biologique. Il avait grandi dans la boue que déversent dans les rues les créneaux du Grand Bazar. Mais les mots proférés par Kozan dressaient des statues qui forçaient l'admiration de cette famille suisse.

Le mensonge est dans l'essence même du tourisme. Il commence dans les brochures, ces dépliants aux images invariablement ensoleillées qu'on continue de distribuer pendant la saison des pluies, quand les bidonvilles sont charriés par les eaux dans les avenues d'Antalya. Il naît de l'inquiétude qui, parfois, rarement il est vrai, s'empare de la conscience faussée du vendeur : devant tant de mensonges, il en vient à penser que le touriste ne croit en rien. Cette crise n'est que passagère, car si les touristes ont fait leur valise, c'est pour venir gober tout ce qu'on va leur dire. Le vendeur s'en souvient et, rasséréiné, poursuit son numéro.

« Pardon, je n'ai pas bien entendu votre nom. »

L'homme ne l'avait pas encore énoncé.

« Gérard Jouvét.

— Et vous, vous devez être les filles de monsieur Jouvét. »